

Un Passé encore très Présent

10 mai 1981.

C'était un dimanche. Ce jour-là, deux événements particuliers se partageaient la scène dans le cœur d'une famille bretonne. En effet, il s'agissait d'un point de vue national du second tour de l'élection présidentielle opposant Valéry Giscard d'Estaing à François Mitterrand ; d'un point de vue bien plus personnel, ce jour représentait aux yeux de la petite tribu l'anniversaire du grand-père. Celui que plus personne n'appelait par son prénom était un véritable patriarche s'étant forgé une solide et rude carapace au fil du temps, sous les coups d'une virulente et difficile existence qu'il menait sur la terre de ses ancêtres depuis maintenant 88 ans. Il habitait une maison typique et pluriséculaire qui avait côtoyé maintes générations, au Nord des Côtes-d'Armor, au village de Lanloup. La commune importante la plus proche, Saint-Brieuc, se trouvait à un peu plus de vingt kilomètres du foyer familial.

Dans ce lieu chargé d'histoire naissaient de nombreux enfants depuis des années avant que ceux-là ne prennent le large en suivant leur voie par la terre, la mer ou parfois même les airs. Le grand-père était le garant de ces débuts de vie, le gardien du nid des origines mais surtout le témoin de sa propre solitude. Sa femme était morte durant le second conflit mondial, en 1943, à l'âge de 52 ans seulement. Ne s'étant jamais remarié, il avait élevé seul sa fille unique, Marie, qui avait vu sa jeunesse brisée par le cours de l'Histoire n'ayant que 18 ans à la mort de sa mère. Jamais la famille n'avait été aussi réduite, aussi mince, aussi fragile. Mais jamais non plus elle n'avait autant désiré vivre, aller de l'avant et aimer. Quittant le village familial dans les années 1950, Marie s'était installée à Lorient où elle rencontra Émile, son futur mari et père de Lucile, leur fille unique. Cette jeune fille avait rejoint la capitale pour ses études et ne revenait que rarement chez ses parents, accaparée par son travail. Âgée à présent de 28 ans, elle profitait de l'occasion pour retrouver ce sentiment doux et agréable d'être à nouveau au sein du cocon familial.

Partie très tôt de Paris, à la gare ferroviaire de Montparnasse en direction de Brest, elle était arrivée vers 10 h à Saint-Brieuc où l'attendaient en voiture ses parents. Ayant somnolé durant le voyage, sa vue autant que son esprit demeuraient encore un peu endormis lorsqu'elle salua son père puis sa mère.

Le premier, répondant au nom d'Émile Lartigue, était un homme d'une carrure assez robuste ; bedonnant, aux formes quelques peu superflues par endroits, sa bonhomie inspirait autant le respect que la confiance. Âgé d'une récente cinquantaine d'année, il ne mesurait pas plus d'un mètre soixante.

Habillé d'une chemise blanche en coton rentrée dans un pantalon en velours côtelé de couleur beige, l'homme portait des chaussures en cuir tanné noir ainsi qu'un blouson marron en daim. Sa carrure semblait difficilement enchevêtrée dans cet ensemble compact qui ne souhaitait

qu'apporter un peu d'élégance et d'assurance à un homme résolument timide et effacé. Silencieux, le paternel regardait sa fille d'un regard chaleureux et plein de fierté, celui-là même qui l'avait caressée avec douceur et tendresse à l'aube de sa vie il y a de cela vingt-huit ans. Ce regard si particulier voyait son iris teinté d'un bleu clair gorgé de vigueur, brillant à chaque escarmouche du soleil dans sa dense folle avec les nuages printaniers.

Des sourcils bruns, ébouriffés, venaient surligner ces yeux, véritables reflets de cette âme taciturne ; de nombreuses rides, creusées pour certaines et plus légères pour d'autres, témoignaient d'un vécu ayant parcouru des temps pluriels : sobres, ragailardissant, enjoués, excitants et néanmoins rudes et blessants pour la majorité d'entre eux. Malgré une existence semée d'embuches, le visage carré d'Émile conservait toute la force d'un homme qui n'eut de cesse de s'accrocher à la vie. Sa chevelure grisonnante et fournie se laissait portée au vent tandis que ses mâchoires, imposantes et solides, ne se prêtaient guère au sourire de façade.

Honnête et rigoureux de nature, le père de Lucile ne donnait crédit à ses émotions que lorsqu'elles s'imposaient à lui, ne cherchant ni la conformité ni à être conciliant. Toutefois, d'aussi simples retrouvailles que celles-ci suffisaient à le rendre ému et un brin rêveur.

La mère de Lucile, Marie Prigent-Lartigue, était une femme à la physionomie plus élancée que celle de son mari. Élégante, accompagnée de formes pour le moins bienvenues à son âge, elle dépassait d'une tête l'homme qui partageait sa vie depuis maintenant une trentaine d'années.

Sa longue et épaisse chevelure châtain foncée bouclait aux pointes, balayant le dos de son beau manteau en laine aux magnifiques teintes d'un vert pétrole radieux. Sous cette carapace de tissu se trouvait un chemiser cintré couleur crème ainsi qu'un fin pantalon de laine d'un gris-bleu profond. Des escarpins marron, des plus communs, venaient hausser cette stature déjà imposante et valeureuse ; Marie incarnait en effet l'image d'une femme ayant toujours eu le courage de faire face à son destin, bon gré mal gré.

Son visage, plutôt ovale, conservait une vigoureuse jeunesse dont le point d'orgue, ses yeux vert perçants, transcendaient le temps d'un éclat étincelant. Également, elle avait des pommettes légèrement relevées ainsi que de longs cils noirs se laissant ombrager par des sourcils plus courts, plus clairs et pourtant tout aussi marquants ; un front large, un nez pointu et étroit ainsi que des lèvres minces et pincées : ce visage était celui d'une femme active et énergique qui savait conjuguer sa vie avec celles des autres.

Autre élément essentiel : ses oreilles. Cachées derrière ses cheveux aux reflets de bronze, elles étaient grandes, légèrement décollées et ne représentaient ni plus ni moins que l'esprit de Marie ; en effet, la mère de Lucile écoutait tout. Rien ne lui échappait : rumeurs, conversations, secrets, vérités, ressentis. Bref, il s'agissait là d'une femme au courant de tout, que ce soit à son travail, auprès de ses amis comme au cœur de sa famille. Il n'y avait strictement rien dont elle ne pouvait pas être au courant, du moins pensait-elle. D'un

naturel attentionné et rassurant, elle était elle-même plutôt confiante, presque trop. Son orgueil était de loin son plus grand défaut et se trouvait étrangement en parfaite communion avec le calme et l'esprit de consensus de son mari Émile.

Ces deux êtres représentaient aux yeux de Lucile les bases de sa vie, bien qu'une troisième place fût allègrement attribuée au fameux grand-père pour qui elle avait également énormément d'affection. Le petit groupe s'asseyaient justement en voiture afin de rendre visite à cet homme mystérieux, véritable lien entre les différentes générations. Émile prit le volant, Marie se plaçant à ses côtés tandis que Lucile, encore un peu rêveuse, prenait ses aises sur la banquette arrière. Le trio se trouvait dans une Renault 12 achetée par Émile en 1972 ; d'une carrosserie rouge pimpante, agrémentée de pare-chocs chromés, cette voiture possédait une forme générale aérodynamique, l'avant étant assez long en comparaison de l'arrière, plus raccourci. Modèle essentiel de la marque au losange, il s'agissait d'une automobile à traction avant ce qui par ailleurs expliquait l'allure de celle-ci. Allumant le moteur, Émile démarra et sortit du parking de la gare ferroviaire avant de rejoindre la route départemental D6. Il prévoyait d'arriver au village de Lanloup pour 11 h à peu près.

Étrangement, l'ambiance semblait similaire à un levé de soleil. La luminosité y était mais la chaleur ne se faisait pas encore ressentir. Traversant les brumes matinales qui s'estompaient peu à peu, libérant ainsi une verdure reposante et rafraichissante, la petite voiture rouge aux reflets de spinelle longeait la « Côte de Bretagne » en son versant Nord, épousant l'espace de quelques instants les reflets d'un joyau historique de l'ancienne Couronne de France. Légèrement enfoncés dans les terres, la mer leurs demeurait tout de même visible au loin, se confondant avec un beau ciel de mai teinté d'un bleu azuré comme seules les contrées océaniques savent offrir en guise d'hommage au jour qui se profile. Bien au chaud dans un intérieur pourtant froid et industriel, Lucile observait par la vitre arrière droite le paysage défiler.

Petit à petit, son corps autant que son esprit s'éveillaient. Bientôt, l'atmosphère se raviva à l'instar de l'astre solaire s'élevant toujours plus haut dans sa course au firmament. Sa lumière caressait le visage de la jeune femme, le magnifiant. Ce dernier, formé en pointe s'accommodait de joues rondes aux pommettes relevées et de lèvres charnues subjuguées par un nez finement dessiné en trompette. Ses beaux yeux bleus, cadeaux de son tendre père, s'entouraient de cils courts, l'ensemble se plaçant sous la protection de sourcils élégants aux reflets châains clairs. Sa chevelure, longue bien que coiffée en chignon, était d'une couleur caramel merveilleuse qui rayonnait comme rarement sous le regard bienveillant du soleil.

Elle était vêtue d'une jolie robe de couleur bleu-nuit aux coutures blanches qui paraissaient alors comme de petites constellations. Lucile portait également sur elle une veste grise un peu plus ample que nécessaire. Ses collants fonçaient son teint de peau naturellement clair, des bottines rouge bordeaux à petit talon venant terminer la course de ses jambes sveltes. L'ensemble de son allure lui venait de sa mère : Lucile était une belle femme dont la stature

imposait une certaine prestance. Son caractère en revanche, venait plus de son père : posée, réfléchie et observatrice.

Cinq à dix minutes venaient déjà de s'écouler lorsque Marie brisa la première un silence qui lui semblait superflu. Se raclant la gorge à deux reprises, elle déclara de sa voix douce et maternelle :

— Le voyage s'est bien passé ma chérie ? Tu as l'air totalement dévastée ma pauvre...

Se redressant sur son assise, Lucile répondit avec ironie, d'un ton sucré et des plus agréables qu'il soit :

— Dévastée ? Rien que ça... Je me suis pourtant maquillée ce matin...

— Oh non, Lucile ! Je ne l'entendais pas de cette façon... tenta de rassurer Marie.

— Je sais maman, s'amusa la jeune femme avant de poursuivre : Le voyage s'est bien passé et je suis seulement un peu fatiguée de ma semaine. C'est tout.

Lucile travaillait dans une agence immobilière et se trouvait depuis quelques années en pleine ascension professionnelle. Les affaires suivaient un cours fort prometteur, lui garantissant ainsi un avenir pour le moins radieux. Cependant, de grands pouvoirs impliquant de grande responsabilités, la jeune femme devait assumer de nombreux dossiers ce qui n'était pas de tout repos. Elle n'avait que très peu de temps pour elle, ce qui inquiétait beaucoup sa mère. Émile n'en pensait pas moins mais son caractère lui permettait de prendre sur lui et de ne pas montrer ses craintes ; Marie s'exclama vivement, à la manière d'un reproche :

— Lucile, tu te donnes trop dans ton travail ! Regarde-toi, bientôt trente ans et toujours célibataire... Tu devrais sortir, faire des rencontres et penser à toi.

Sentant sa fille dubitative, Émile glissa quelques mots à sa femme, sur un timbre assez monotone :

— Elle sait ce qu'elle fait, laisse-lui le temps. Ne confonds pas tes attentes avec les siennes.

Lucile souriait, voyant son père et sa mère se chamailler, comme toujours. L'un répondait d'un air faussement sévère tandis que l'autre, facilement excitée, mordait à l'hameçon, se détournant ainsi de Lucile. Cette dernière appréciait généralement le calme, ces instants paisibles où l'humain, qu'il soit en société ou en pleine nature, ne se considère rien de plus qu'une part de l'ensemble. Ce qui amusait la jeune femme était alors de constater l'ambivalence de la situation : la voiture rouge dans laquelle ils se trouvaient tous les trois suivait une ligne grise aux courbes successives, se frayant un passage au travers d'une étendue verte bordant une immensité bleu. Le vent accompagnait de son souffle léger les mouvements lascifs de la nature alors que le véhicule, à son rythme, tranchait la symphonie qui se jouait entre les éléments.

Lucile percevait cet état de fait tout en assistant à son opposé : Émile, concentré sur le suivi le route et le trafic automobile, piquait au vif sa femme par petits coups et ce, bien malgré lui ; sa maladresse des mots secouait Marie qui ne se prêtait déjà plus à la moindre courbette. Leur relation pouvait être comparée à deux fleuves distincts dont le point de confluence donnait naissance à un nouveau, plus puissant que jamais. L'énergie de chacun représentait le débit de ces cours d'eau et si la plupart du temps, Marie prenait le dessus sur Émile, il n'en restait pas moins une évidence : ils tiraient tout deux leur énergie et leur force d'amour de cette alchimie aqueuse. Lucile rêvassait ainsi devant ce spectacle de la vie. Cette représentation lui remémorait de nombreux souvenirs, elle qui n'y assistait que très rarement désormais. Cela la rassurait : rien n'avait changé, tout y était. Il ne manquait plus qu'à rejoindre grand-père et la boucle serait bouclée.

La tension entre les deux grands enfants était retombée ; mais Marie ayant horreur du vide, qu'il soit visuel ou sonore, alluma l'autoradio. Il était environs 10 h 25 et la première radio de France ne cessait de commenter le second tour de l'élection présidentielle de cette année. Interviews, scoop, reportages, dossiers : tout était prétexte pour parler des deux candidats d'alors. Le vrombissement de la Renault accompagnait à la manière d'une mélodie explosive la voix qui sortait du poste de radio. Une musique aussi étonnante qu'élégante berçait les deux femmes qui, au fil des bornes kilométriques passant à vive allure, se laissaient aller à un petit somme de commodité.

Le tableau respectait les codes : Marie avait la tête penchée sur la droite, à cheval entre l'appui-tête du siège passager et la vitre avant. De temps à autres, des sortes de frissons et autre sursauts la ramenait quelques secondes à la réalité avant qu'elle ne plonge à nouveau dans les bras de Morphée. Lucile, toujours pensive devant ces bribes de paysage qu'elle entrevoyait vélocement, les paupières lourdes, scrutait le sommeil léger de sa mère grâce au reflet du rétroviseur droit ; de temps à autres, elle lançait un regard doux, presque admiratif, à son père qui se contentait de sourire en coin à la vue de sa tendre et aimée femme.

Cette situation n'avait strictement rien de particulier, mis à part le fait qu'elle illustrait le quotidien de trois êtres humains au beau milieu de cette humanité, en plein cœur d'une planète gigantesque. L'habitude rendait la scène évidente, presque simplette, et pourtant toute la spontanéité de celle-ci ne pouvait que laisser pantois un observateur qui, l'espace d'un instant, ressentirait en lui la chaleureuse impression d'être le témoin privilégié de ce que l'humain a de plus cher : vivre ensemble.

Il était 10 h 45 à peu près lorsque la petite Renault rubiconde arriva au village de Lanloup ; le changement de vitesse, la succession de virages et finalement la décroissance du rythme acheva d'éveiller Marie et Lucile. Émile manœuvra sur le parking de la mairie et se gara à une place légèrement à l'ombre, le soleil ayant décidé de veiller sur la petite famille en ce jour d'anniversaire. Sortant tout trois du véhicule, ils époussetèrent leurs vêtements, quasiment machinalement, sans y prêter attention.

Émile glissa les clefs de voiture dans la poche droite de son manteau puis entama avec sa femme et sa fille une marche en direction de la bâtisse familiale où était censé les attendre le fameux grand-père.

Sur le chemin, ils passèrent devant la chapelle Saint Roch ; petite, beaucoup la définirait comme étant « mignonne » bien que le terme soit loin d'être le plus adapté. Et pourtant, elle avait de cela : simple, robuste, composée de grosses pierres blanches, elle semblait condamnée, portique et vitraux clos. Élégante de l'extérieur, elle ne souhaitait pas en montrer d'avantage ; peut-être qu'elle ne voulait tout simplement plus attirer l'attention sur elle ? En effet, depuis près de soixante-dix ans maintenant avait été érigé un monument aux morts de la Grande Guerre. Sobre, propre, sans aucune égratignure malgré le temps qui passait : vingt-trois noms de sacrifiés y figuraient. Les deux structures allaient de pair, un peu de verdure et un fier sapin sur le côté droit de la chapelle faisant office d'écrin naturel à ce chétif mais pourtant puissant lieu de mémoire.

Lucile, comme à son habitude, n'avait pas pu s'empêcher de rester quelques secondes devant, pour se recueillir, penser et finalement, se rappeler. Dans son enfance, ce monument du temps abandonné par certaines vies n'était rien d'autre qu'un endroit où se cacher ; elle en voulait presque à la petite gamine qu'elle fut auparavant mais préféra fermer les yeux sur cette naïveté passée, accusant le coup.

Ses parents, marchant côte à côte, bras dessus-dessous, avançaient sans avoir fait attention au moment d'égarement de la jeune femme ; remontant vers le Nord, ils passèrent devant le joyau de Lanloup : l'église de Saint Loup dont les plus anciennes pierres dataient du XIIIème siècle. De style architectural gothique, cet édifice religieux était l'un des rares sur la côte à ne pas avoir subi les affres du temps et des guerres. Entièrement composé de granit, le monument s'entourait d'un cimetière paroissial typique de l'époque médiévale. Témoin des siècles passés, Saint Loup incarnait l'âme du village.

Continuant le long d'une bande d'asphalte dénommée « route de la mer », Lucile et ses parents empruntèrent finalement un chemin sinueux en contrebas, après quelques mètres de marche. Poursuivant d'un pas paisible, ils arrivèrent au bout d'une impasse comme une locomotive s'arrête en terminus d'une gare ; là, installée depuis des décennies au milieu d'une verdure foisonnante : la demeure familiale de Lanloup.

Le petit groupe passa devant la voiture du grand-père, une Renault 4L bleu ciel garée juste devant l'entrée du domaine, et franchit le pas en poussant un portail en bois, usé et abîmé, dont plusieurs lattes étaient cassées. Grinçant, il s'ouvrait péniblement. Le sol, peu entretenu et parsemé de mauvaises herbes, était meuble, presque boueux par endroit. Quelques arbres et autres petites végétations entouraient le jardin et la maison, cloisonnant ainsi l'ensemble. Les conifères semblaient majoritaires hormis un vieux chêne penché qui vivotait seul, à la droite du couple et de Lucile qui poursuivaient leur avancée. La jeune

femme observait tout en marchant ce vestige familiale : typiquement bretonne, la maison du grand-père se développait en longueur.

Cette longère, faite de granit gris clair, se coiffait d'une toiture en chaume couleur brun d'où sortait une petite cheminée ; de plain-pied, étroite mais néanmoins imposante, la demeure se divisait autrefois en trois parties distinctes avec une étable au centre, une pièce d'habitation sur la gauche et une réserve à l'opposé. Désormais, l'ensemble avait été rénové de manière à obtenir un logis plus vaste, mieux conçu et surtout plus chaleureux. Le grenier également avait été transformé en pièce de vie. Mais si l'apparence de cette longère prêtait une certaine modernité au regard des visiteurs, l'intérieur n'en était pas moins celui d'un homme de 88 ans. Les fenêtres, au nombre de quatre sur cette face Sud, n'étaient guère élégantes, faites de verre vieillissant encadré de traverses et montants biscornus.

Marie lâcha le bras de son homme et arriva devant la porte d'entrée. Une petite cloche se trouvait accrochée juste à côté, à l'instar d'une sonnette moderne. Elle agrippa la chaînette qui y pendait et donna une première salve de coups de poignets qui firent résonner le carillon.

Pas de réponses. Aucune voix ne sortant des murs afin de prévenir d'une éventuelle approche. Rien. Pas un bruit. Marie retenta. Elle patienta. Rien, toujours rien. Une troisième tentative offrit le même résultat : le silence. Seuls de petits oiseaux chantaient alors au milieu des bruissements causés par le vent s'enchevêtrant au cœur de cette nature sauvage et foisonnante. La mère de Lucile se retourna vers ses proches et s'exclama avec outrage :

— Si jamais j'apprends qu'il nous a fait faux bond pour aller boire un coup au PMU du coin...
Je le tue !

— Chérie... Calme-toi, temporise Émile : Il dort peut-être encore, même à cette heure-ci...

— Dormir ?! Lui ?! Mais cela fait bien dix ans qu'il ne ferme plus l'œil de la nuit, insomniaque comme il est !

Tandis que le bon et la brute se relançaient dans des guérrillas de couple pluri-décennal, Lucile prit un peu de recul afin d'avoir une meilleure vision de la bâtisse et du jardin. Le portail, pourtant décrépi, était toujours fermé à clef sauf dans les cas où le grand-père se trouvait à l'intérieur de la maison. De plus, sa vieille Renault 4L couleur bleu ciel se trouvait toujours devant la grille, signe qu'il ne pouvait pas être bien loin, du moins en théorie. Lucile remarqua également que les volets étaient ouverts ; elle marmonna :

— Grand-père n'est ni parti ni endormi...

S'approchant d'une des fenêtres de la façade, elle écouta attentivement, l'oreille collée à la boiserie usée et par conséquent mal isolée. Elle entendit très distinctement une jolie mélodie, ce qui la fit sourire. Là, elle retourna auprès de ses parents et leur déclara avec amusement :

— Grand-père écoute encore un vinyle, voilà tout !

Tout en finissant sa phrase, Lucile joua des coudes afin de passer devant le couple grincheux puis saisit la poignée de porte avant de l'ouvrir le plus naturellement du monde. Elle se moqua :

— Et comme toujours dans ces cas-là, c'est ouvert !

La jeune femme rentra la première tandis que les deux autres se renvoyaient la balle quant à ce moment de solitude étrangement partagé :

— Marie, je te l'ai déjà dit cent fois, ton père doit nous écouter ! Dans tous les sens du terme d'ailleurs !

— Je sais, je sais... Il n'entend plus rien et il suffit d'un bruit de fond pour que son crâne soit insonorisé ! Mais il ne veut pas porter d'appareils auditifs, tu le connais bien !

— Oui, que trop bien... « C'est pour les vieux » qu'il nous jette en pleine poire dès qu'on lui en parle !

Alors que Marie et Émile discutaient tout en avançant à petits pas dans la longère, leur fille progressait déjà entre les murs. L'entrée donnait directement sur une grande et vaste salle de séjour qui servait également de pièce où manger. Les murs de granit, clairs et propres, n'étaient que peu décorés, seulement quelques toiles de peintures, le reste de l'espace étant occupé par une commode, un vaisselier et une large armoire.

Au centre de la salle se trouvait une grande et imposante table rectangulaire en bois de couleur marron clair ; une jolie nappe blanche la recouvrait. Au sol, d'épaisses planches de bois de chêne, imparfaites et pleines de nœuds grinçaient et craquaient à chaque pas de Lucile. De beaux tapis aux couleurs rougeoyantes recouvraient le plancher tout en tranchant par la teinte et la matière avec le reste de la salle. De magnifiques poutres apparentes soutenaient un plafond sombre que les rayons du soleil peinaient à éclairer.

La jeune femme marchait paisiblement dans cet univers feutré et gorgé de souvenirs en tout genre, caressant du regard chaque élément se présentant à elle. Cette pièce principale proposait deux passages différents, diamétralement opposés. L'espace autrefois destiné aux réserves hivernales et se trouvant alors sur la droite en entrant se composait désormais d'une salle d'eau et d'une petite cuisine d'après-guerre. Vers la gauche se trouvait une petite pièce de vie d'où provenait le son mélodieux d'un disque vinyle des décennies passées. Décidant de poursuivre de ce côté-ci, Lucile passa un corridor minimaliste liant les deux espaces ; là, un étroit et exigü escalier montait au grenier, entièrement consacré à la chambre à coucher. Quelques pas et Lucile arriva au cœur d'une pièce bien plus petite.

Son aspect était unique. De grandes tapisseries ocres, beiges et carmins aux motifs multiples et variés recouvraient les pâles murs de granit blanc. L'ambiance, tamisée, s'en trouvait

renforcée d'un caractère mystérieux. De nombreux petits meubles accueillait d'innombrables ouvrages aux sujets plus différents les uns que les autres. Le mobilier, boisé, reflétait l'âme de voyages lointains plus qu'autre chose. Les essences semblaient varier d'une étagère à l'autre, l'ensemble donnant à cette petite salle l'image d'une case subsaharienne. Le fameux grand-père préservait ici du présent tous ses souvenirs passés. De l'encens séché, des médaillons, des pièces de monnaies étrangères, des sculptures, des draperies, des bijoux, des gris-gris de toutes formes : bref, une vie d'aventure et de voyages s'illustrait devant les yeux de Lucile.

Cette dernière avait pris connaissance au fil du temps des nombreuses contrées que le grand-père avait parcourues au cours de ses jeunes années. Sortant très tôt des études, il avait affronté la guerre de 14-18 et avait ensuite ressenti le besoin de voir plus loin, comme pour fuir quelque chose. Afrique, Levant, Moyen-Orient, Asie, Amérique : il avait été un prodigieux précurseur en la matière. Mais son naturel taciturne l'avait réduit au silence, l'empêchant inconsciemment de faire partager ces mémoires vécues entre 1918 et 1925. Cette frénésie du dépaysement était restée un secret jusqu'à ce jour. Quelques références de temps à autre, des sourires pincés cachant une certaine nostalgie inavouée, des yeux brillants revoyant des moments aussi fugaces que touchants. Ainsi, cette petite pièce encastrée au cœur d'une longère bretonne transcendait le tout-venant par l'énergie mystique qui s'en dégagait. Chaque élément présent en ce lieu n'était cependant cernable que par l'unique investigateur de ces odysées : le grand-père.

Lucile, seule, avança d'un pas léger au sein de cette atmosphère enchanteresse ; au milieu de cette harmonie mémorielle délirante se trouvait un vieux fauteuil en tissu ocre, épais et large, orienté contre la porte d'entrée. La platine vinyle, disposée juste à côté sur une petite table basse en acajou, tournait un disque de Charles Trenet : « *Que reste-t-il de nos amours ?* »

La jeune femme pensant trouver son aïeul avachi dans le siège s'en approcha, posant tendrement sa main droite sur le haut du dossier. Puis, elle tourna la tête afin de déposer son regard avec délicatesse. Mais très vite, la stupéfaction la gagna. Vide. Personne.

Comme par reflexe, Lucile leva la tête, inspecta rapidement entre deux clignements d'yeux l'entièreté de la salle puis se focalisa de nouveau sur le fauteuil vide. Toujours personne. Commencant à sentir une forme d'inquiétude, elle alla éteindre la platine vinyle puis retourna rapidement dans la salle centrale. Croisant ses parents qui retiraient leurs manteaux avec une tranquillité et une lenteur impressionnante, elle les ignora au profit de son objectif : continuant sa course, la jeune femme arriva à l'ancienne réserve où se trouvait alors les toilettes. Poussant la porte de la salle d'eau, elle jeta un regard hésitant avant de rester de marbre. Personne non plus. L'inquiétude grandissant, elle tenta de se raisonner à voix basse :

— Allons, ce n'est rien de grave... Il doit être à l'étage... Dans sa chambre. Oui, voilà, ça doit être ça !

Simple évidence ou tentative masquée de se convaincre ? Lucile n'en savait rien. Ni sur les intentions de son inconscient ni sur l'endroit où pouvait se trouver son grand-père. Retournant dans le grand espace central, elle passa de nouveau devant ses parents, sans même les regarder. Sa mère demanda d'un ton suffisant :

— Hey ! Le coup de vent ! Qu'est-ce qui te prend de nous siffler entre les mirettes ?!

Ignorant la pique, Lucile emprunta l'étroit escalier qui menait au grenier. Une fois en haut, elle découvrit une magnifique charpente, brune, robuste et ancienne. Les couleurs claires modernisaient l'ensemble qui accueillait malgré l'immensité un lit douillet bien rembourré, deux commodes, une armoire, trois étagères débordantes de livres ainsi qu'un élégant bureau, aussi sobre que discret. Deux ouvertures au plafond laissaient pénétrer la lumière sans que celle-ci ne puisse combler totalement la pénombre qui y sévissait. Marchant à tâtons, Lucile avança jusqu'au lit. Tournant sur elle-même, elle comprit que quelque chose n'allait pas.

Ahuris, Marie et Émile virent leur fille redescendre à vive allure, le souffle emballé. Saisissant par le bras sa mère, la jeune femme s'écria :

— Grand-père est introuvable !

— Comment ça ?! s'exclama Marie, incrédule.

— Il n'est pas là ! Grand-père n'est pas ici, dans cette maison ! Dans aucune pièce, ni dans le jardin, il n'est pas là ! gronda Lucile devant la passivité de ses proches.

La tension envahit rapidement le petit groupe. Chacun inspecta machinalement les différentes salles, comme pour chercher un objet perdu. En vain. Se réunissant encore une fois dans la salle centrale, ils décidèrent d'agir.

— Grand-père ne doit pas être bien loin puisque la voiture est encore là, précisa Lucile qui tentait de regagner son calme.

— Oui, j'espère bien ! brailla Marie. Qu'il nous fasse faux bond est déjà assez violent pour quelqu'un de son âge... S'il peut éviter de surcroît de se faire la malle à plusieurs bornes d'ici ! On ne fait pas dans la livraison que je sache !

— À pied... il ne peut pas sortir de Lanloup sans sa voiture, ajouta Émile sur un ton calme et résolument apaisant. Avec les différentes départementales et son âge avancé, je pencherai pour la sortie au bar du coin.

— Mais il aurait laissé du Trenet tourner en boucle ? demanda Lucile, suspicieuse.

— C'est vrai que tout était ouvert... Qu'est-ce qui a bien pu se passer pour que son départ soit si urgent ? s'inquiéta-t-il.

— Moi, j'en ai marre ! Ma fille se paye des centaines de bornes en train et nous plusieurs dizaines en voiture pour rendre visite au *Magnum Pater* ! Mais non, lui préfère se balader à l'heure du déjeuner ! s'impatienta Marie.

— Chérie, tu pourrais au moins essayer de faire mine de t'inquiéter, ne serait-ce qu'un peu ! ironisa Émile devant le comportement excentrique de sa femme. Bon, on va prendre les choses en main !

Affichant clairement sa figure d'autorité, l'homme de la situation imposa à sa femme d'aller au poste de gendarmerie afin de signaler la curieuse disparition du grand-père tandis que lui-même irait se rendre dans les lieux publics du village au cas où le fugitif serait perdu. Lucile, dubitative, demanda alors quel serait son rôle, ce à quoi son père répondit :

— Ma puce, je préfère que tu restes ici. Ta mère et moi allons nous séparer et au cas où grand-père reviendrait à la maison, il est préférable que quelqu'un y soit.

— En effet... marmonna Lucile, songeuse.

Dans l'effervescence, Émile et Marie laissèrent leur manteau sur place, accrochés à une chaise ; le couple sortit de la longère et pressa le pas afin de retrouver au plus vite l'énigmatique grand-père. Lucile restait ainsi à domicile, attendant sans rien faire. Cette perspective ne l'enchantait guère mais l'idée lui paraissant cohérente, elle se résigna et se lança dans le rituel peu attrayant des cent pas. Errante, pensive, elle vagabondait entre ces murs de granit blanc. Seule, elle s'ennuyait. Suivant le trajet que lui imposait son esprit, elle arriva dans la fameuse salle aux souvenirs innombrables. S'approchant de la platine à vinyle, au cœur de cette ambiance chaleureuse et tamisée, elle lut à voix haute le titre :

— « *Que reste-t-il de nos amours ?* »

Avec une certaine nonchalance, la jeune femme laissa échapper son regard sur divers éléments de décoration. Une tapisserie aux motifs prétendument africains l'attira. Face à cette dernière, elle la caressa ; chaque fibre lui semblait rugueuse, comme ancienne et usée. Quelle était l'histoire de ce carré de tissu ? C'était bien là tout le problème de cette salle : ces souvenirs, aussi nombreux étaient-ils, ne parlaient qu'à un seul homme. Personne d'autre au monde n'en possédait le langage, et encore moins la sensibilité nécessaire à la compréhension de ce monde de références.

Lucile parcourait ainsi des objets multiples, bibelots et autres curiosités, lisant notamment les différents titres des ouvrages présents. Glissant son index droit sur plusieurs dos de couvertures, la jeune femme voyait passer des noms de pays, d'époques, des dates et finalement un certain nombre de livres portant sur des sujets aussi variés qu'ésotériques. Derrière cette érudition semblait pourtant se terrer une forme de sentimentalisme, certes

intégré au service d'une connaissance intellectuelle vaste, mais sans pour autant dénuée d'émotion.

Une fois sa visite sommaire effectuée, Lucile décida de se détendre et prit place au cœur de ce gros fauteuil qui lui tendait les bras depuis un certain temps. Là, bien installée, elle laissa son regard divaguer parmi tous ces trésors. Le silence pesant ne la rassurait guère mais elle tentait de faire passer le temps comme elle pouvait. Perdu dans les méandres de son esprit, Lucile remarqua lentement mais sûrement quelque chose d'intrigant. Le soleil, traversant l'une des quatre fenêtres de la façade orientée plein Sud, illuminait très précisément une partie d'une des étagères sur laquelle se trouvaient des livres. La luminosité mettait alors en évidence une marque distincte : l'ensemble de la planche était recouvert de poussière, à l'exception d'un espace minuscule qui semblait correspondre à l'épaisseur d'un livre. Curieuse, la jeune femme s'extirpa du fauteuil et s'approcha de cette absence de poussière avant de constater qu'il s'agissait bien de la trace d'un ouvrage ayant été tiré et sorti de la bibliothèque. Sans plus attendre, l'insatiable demoiselle lut le dos du livre correspondant :

— « Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu* – Tome II : *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1919 ».

Il s'agissait d'une œuvre majeure de l'écrivain, le tome qui lui avait valu le prix Goncourt de 1919, incarnant alors le besoin de légèreté au sortir d'une longue et périlleuse guerre. Devant un tel titre, Lucile semblait surprise de voir un roman au milieu d'ouvrages plus empreint de connaissances et de savoirs à diffuser. De plus, il s'agissait du seul tome de l'œuvre majeure de Proust alors présent. L'élégante enquêtrice en déduisit que l'objet plus que le contenu était important aux yeux du grand-père. Curieuse plus que jamais, la jeune femme s'empara du livre et le sortit de son étagère. Elle l'ouvrit et laissa les pages balayer l'air ambiant d'une odeur enivrante de vieux recueil. De sa main gauche, elle portait fermement l'ouvrage tandis que de sa main droite, elle effleurait du bout de ses doigts les pages, les entrouvrant dizaines par dizaine. Les frottements de sa peau contre elles, ainsi que le bruit de la couverture craquant à chaque étirement : cet objet semblait prêt à révéler ses souvenirs. Lucile le sentait, elle était sur le point de découvrir quelque chose. Son intuition ne l'avait pas trompée, loin de là.

Entre les pages 196 et 204, la jeune femme eut l'impression de sentir une page plus robuste que les autres, comme si elle était plus compacte. Intriguée, elle retourna à ces numéros de pagination et feuilleta lentement chacune d'elles. Page 198 : la découverte.

Une photographie. Ciselée, cornée et salie par le temps, ses couleurs étaient sépia, tachetée de ci et là. Lucile la prit et fronça les sourcils, pensant inconsciemment zoomer sur les protagonistes présents dessus. Car il s'agissait d'une photographie de deux jeunes gens, un homme et une femme. Vêtus sobrement, la luminosité et le grain de l'image ne permettaient pas de bien observer le détail mais la demoiselle enquêtrice devina aisément qu'il s'agissait d'un couple, heureux et amoureux. Aucun des deux visages ne lui semblait

familier. Mais alors qu'elle se demandait ce qu'une photographie faisait au milieu d'un roman de Proust, elle eut le réflexe de tourner l'image afin de regarder le revers. Stupéfaite, elle lut avec une certaine difficulté une annotation dont l'écriture, stylisée et quelque peu effacée, peinait à en dévoiler son sens :

— « C'était nous. En souvenir du temps perdu... et en mémoire de celui que nous n'aurons jamais. 10 mai 1915, Pointe de la Tour ».

Lucile sentit son sang se glacer. Posant le livre et prenant soin de garder la photographie auprès d'elle, la jeune femme monta hâtivement au grenier où se trouvait entre autre le bureau du grand-père. Elle avait un curieux doute et souhaitait connaître la réponse à son interrogation. Arrivée en haut, elle s'approcha du meuble en question et ouvrit un tiroir ; sortant quelques papiers, elle sélectionna l'un d'eux et analysa l'écriture, comparant ainsi avec celle au dos de la photographie.

Le test fut positif. Les majuscules, la calligraphie penchée, la difficulté notable de tracer les « s » mais surtout la façon d'inscrire les chiffres. Sans aucun doute, l'auteur de ce petit mot était grand-père et il n'en fallut pas plus pour que Lucile devine que l'homme présent sur la photographie n'était autre que lui. À ce moment précis, la jeune femme pensa à voix haute :

— Nous sommes le 10 mai... 66 ans après la prise de cette photo... La Pointe de la Tour, il s'agit d'un panorama pas très loin d'ici... Grand-père serait retourné là-bas ? Mais pour quelle raison ? Et qui est cette femme d'ailleurs... Il n'a connu grand-mère qu'à partir de 1924, lors d'un voyage je crois. Mais alors qui est-elle, cette femme de 1915 ? Y a-t-il un lien avec le vinyle qui tournait encore à notre arrivée ? Une histoire d'amour... ?

Réfléchissant, calme et posée, elle tenta une hypothèse :

— Grand-père aurait souhaité retourner sur place en ce jour précis parce qu'il a vécu quelque chose à la Pointe de la Tour... C'est plausible, ce n'est pas très loin de Lanloup mais sa voiture est toujours là... Il n'y est pas allé à pied tout de même ? Non... Mais si jamais il se trouve bien là-bas, pourquoi est-ce la première fois qu'il est absent... ?!

Lucile se rendit compte que le 10 mai de cette année-là, 1981, tombait un dimanche mais que ce n'était pas toujours le cas. En effet, les autres anniversaires, fêtés le dimanche était parfois plusieurs jours après la date précise.

— Nous l'avons dérangé plus qu'autre chose... Grand-père !

Rentrant la photographie dans la poche intérieure de sa veste grise, la petite fille du disparu accourut hors de la maison. Là, dans le jardin, elle regarda tout autour de la demeure. Elle se souvenait que son aïeul aimait faire du vélo, même à son âge avancé. Ses doutes et surtout ses craintes se confirmèrent : la bicyclette aux reflets nickelés du vieil homme n'était plus là. Pire encore, Lucile distingua allègrement une lourde trace de roue de vélo dans le sol partant en direction du portail. Affolée, elle s'interrogea sur la situation :

— Je dois agir, je dois faire quelque chose ! Partir là-bas près des falaises, en simple vélo... À son âge... ! Que faire ?!

Regardant dans le vague, sa vision s'arrêta sur la vieille Renault 4L. Elle s'en approcha vélocement et devina à la vue de l'habitacle qu'elle était désormais hors d'usage. Le grand-père avait sans aucun doute emprunté son vélo pour se rendre à ce lieu mystérieux qui lui était si cher. Lucile eut alors une idée aussi simple qu'évidente : ils étaient venus en voiture eux-aussi ! La vision de son père rentrant les clefs de voiture dans son manteau puis le laissant dans la maison la percuta en un instant. Faisant volte-face, Lucile rentra de nouveau, fouilla dans les poches du manteau en question et trouva, soulagée, les clefs de la Renault 12 rubiconde. Fermant la porte d'entrée machinalement, la jeune femme courut le plus vite possible, remontant la ruelle puis atteignant la place de la mairie. En chemin, elle ne rencontra personne, ni même ses parents. Une fois en face de l'automobile, elle ouvrit avec fermeté la portière avant gauche et s'installa au volant. Introduisant les clefs, elle mit le contact et démarra.

Empruntant de petites routes communales, vertes et dégagées, elle arriva au bout d'un quart d'heure aux abords de la fameuse Pointe de la Tour, lieu qui aurait été l'emplacement d'une construction médiévale mais dont les ruines-mêmes n'était désormais plus visibles. Lieu de promenade agréable et prisé du tout-venant, il offrait une vue imprenable sur la Manche. Lucile gara la voiture et en sortit rapidement. Légèrement en contrebas, la jeune femme avait à monter un petit dénivelé avant d'atteindre la pointe.

Soufflant un grand coup, elle avança fermement, bien qu'habitée d'une forme d'anxiété. Allait-elle trouver son grand-père ? Allait-il lui fournir des explications le cas échéant où prétexter l'envie d'une promenade matinale ? Elle n'en savait rien et la crainte de se retrouver seule sur ce relief en bord de mer la rongait de plus en plus.

Pas après pas, elle montait cette petite bosse ; peu à peu, les herbes bruissantes caressant ses jambes au gré du vent, elle sentait l'air marin lui souffler comme un chant des naïades. Bientôt, la verdure laissait place au bleu de la mer. Quelques buissons bravaient les éléments éoliens, délimitant d'une certaine manière le passage de la campagne à la côte. Lucile, courageuse à sa façon, les dépassa et arriva sur la pointe. La vision panoramique de l'anse de Bréhec, donnant sur la Manche, était magnifique. La jeune femme se croyait au bout du monde, sur la dernière parcelle de terre avant que l'océan ne domine l'horizon sans fin. Mais alors qu'elle se remettait de ses émotions, un sentiment de soulagement la gagna sans crier gare. Une silhouette se distinguait au bout de la pointe. Sans plus attendre, Lucile s'empressa de la rejoindre. Plus elle s'en approchait, mieux elle la voyait.

De dos se trouvait un homme courbé, enveloppé d'un épais manteau marron foncé, les cheveux blancs et éparses voltigeant sous les souffles venteux de la côte. Sentant une présence, le vieil homme se retourna. Son visage était abimé par le temps. Ridé, il n'en était pas moins beau. Une rude vie se lisait dans ces yeux bleu-gris, très clairs. Peu de sourcils, des

lèvres pincées, cet homme âgé avait encore toute sa vigueur. Vêtu élégamment d'une chemise blanche et d'un gilet gris clair, son pantalon gris foncé en lin terminait parfaitement l'ensemble sobre et courtois de cet homme de raffinement. À côté de lui était posée à terre une bicyclette aux éclats argentés. Le fixant du regard, Lucile laissa échapper un soupir de soulagement :

— Grand-père !

— Lucile ? rétorqua-t-il d'une voix hésitante.

Comme aimantée, la jeune femme ne put lutter contre cet irrésistible besoin de serrer fort dans ses bras ce curieux grand-père qui, jusqu'à présent, avait brillé par son absence. Son étreinte était ferme et forte tandis que le vieil homme levait doucement et lentement les bras, tentant de cercler sa chère petite-fille.

Mais très vite, l'inquiétude repris le dessus, Lucile demandant à son grand-père ce qui l'avait poussé à agir ainsi. Le principal concerné resta muet, sans un mot. Plus que par habitude ou à cause de son caractère très cachotier, le grand-père ne se sentait pas du tout capable d'ouvrir la bouche et d'en sortir le moindre mot ; il était submergé par l'émotion. Se mordant les lèvres, il ne voulait surtout pas verser la moindre larme devant sa petite-fille adorée, son unique, la seule que le destin lui avait offerte. Seulement, Lucile sut se montrer plus persuasive. Son enquête touchait à son but : le grand-père se trouvait sur le Pointe de la Tour. Mais il restait à connaître le pourquoi de cette histoire ; c'est ce que la jeune détective improvisée s'échina à faire avouer au suspect octogénaire :

— Qu'est-ce que tu fais ici grand-père ? Tu savais qu'on allait arriver, hein ?

La voix douce et le regard bienveillant de Lucile étaient touchants mais l'interrogé se renfermait pourtant de plus bel. Ce n'était pas son genre de parler du passé ni d'avouer quoi que ce soit ; pourtant, il ressentait au fond de lui cette sensation qui précède le soulagement de l'aveu, celle-là même qui nous effraie au plus haut point, au moment de se lancer corps et âme dans les bras de la vérité et de l'honnêteté. La jeune femme persista :

— Papa et Maman s'inquiètent ! Ils te cherchent dans tout le village et ont même prévenu la gendarmerie... On se faisait du souci pour toi !

Voyant les yeux de son grand-père embués de larmes, Lucile comprit qu'il était temps d'aller droit au but ; sa présence ici-même prouvait d'une certaine manière qu'elle avait une partie de la réponse : la photographie. Espérant apaiser son aïeul, elle la sortit de sa poche et la montra à son propriétaire en disant d'un ton chaleureux :

— J'ai découvert ton livre de Proust et dedans, il y avait cette photo. Si j'ajoute à cela la date au dos de celle-ci, 10 mai 1915 ainsi que le vinyle « *Que reste-t-il de nos amours* » qui tournait encore à notre arrivée à la maison, j'en déduis qu'il s'agit de toi et d'un amour perdu... Ai-je raison ?

À cet instant, le vieil homme sortit du silence alors devenu trop pesant et glissa avec une voix gorgée de regrets ces quelques mots :

— Un amour perdu, tu penses ? Cette femme aurait pu être ta grand-mère...

— Je me suis dit que si la photo fut prise en 1915, cela ne pouvait pas correspondre puisque vous vous êtes rencontré en 1924 alors j'ai trouvé l'hypothèse d'un amour de jeunesse plausible...

Le regard plein de tristesse, le grand-père se décida à s'ouvrir un peu plus :

— Ma petite-fille, lorsque je te dis que cette femme aurait pu être ta grand-mère, je ne joue pas avec toi et tes hypothèses, je te déclare un fait.

— Comment ?!

— Cette femme fut mon premier amour, celle qui s'empara de mon cœur...

— Grand-père, tu veux dire que... Avec elle, c'était du sérieux ?

Retrouvant un sourire, affublé d'un brin de nostalgie, il répondit :

— Nous avons tous deux 22 ans, en 1915. Nous nous étions rencontrés quelques mois auparavant, par le hasard des choses de la vie, en se rendant au mariage d'amis. Nous nous sommes très vite entendus et découverts. Sans tarder, nous avons compris qu'il s'agissait-là de sentiments amoureux...

— Mais que s'est-il passé alors ? demanda Lucile sans faire attention à la simplicité de sa question.

— La guerre ma petite-fille, la Grande Guerre...

— Elle... elle n'a pas survécu ?

Ne pouvant plus lutter, le vieil homme laissa ses larmes glisser le long de son visage, suivant le tracé de ses rides comme un fleuve de lassitude et de rancune personnelle s'engouffre dans les sillons du champ de ruine d'un cœur à jamais ouvert :

— Au contraire, elle a vécu et doit être encore en vie à l'heure où je te parle. En vie... Si seulement nous avions su...

— Grand-père, libère-toi, dis-moi... Qu'est-ce qui s'est passé ?

Tombant dans les bras de Lucile, le regard tourné vers les terres, il déclara entre deux reniflements :

— Victime de la mobilisation générale et de l'effort commun de guerre, nos vies n'étaient plus entre nos mains depuis l'été 14... Mais ce fut le 10 mai 1915 que le destin bascula... Je

devais monter au front, affronter la mort aux côtés d'hommes aussi fatalistes que je l'étais devenu. Et après avoir pris cette photographie, nous avons décidé d'une promesse, elle et moi...

— Une promesse ? répéta machinalement Lucile.

— Nous allions nous quitter et tenter de survivre chacun de notre côté.

Abasourdie, Lucile s'inquiéta :

— Vous avez rompu ? Mais pourquoi à ce moment ? Votre amour était une force...

Le grand-père lui coupa la parole :

— Non, la pire des craintes, la plus pesante des faiblesses, un fardeau insoutenable. Partir au front pour moi et dans les usines d'armements pour elle. Recevoir du courrier puis lire une dernière lettre avant le grand vide. Comprendre et s'abandonner à la peine la plus totale.

— Vous aviez peur de ne pas vous retrouver après la guerre, n'est-ce pas ?

— Comment savoir ? Combien de temps allait durer cette guerre ? Nous avons peur et nous avons reculé dans notre histoire, au profit de l'Histoire des Hommes. Nous avons évité un deuil... Mais à quel prix ?

— Toi comme elle... Vous vous saviez en vie dès 1918 ?

— Oui.

— Mais vous n'aviez pas la force de retomber dans les bras l'un de l'autre ?

— Une rupture, lorsqu'on aime, se retranscrit avec des mots ma Chérie et ces mots-là, ils te changent à jamais. On ne relit jamais le même roman, chaque lecture est différente. Et il en va de même pour nos vies... Et nos histoires.

Serrant fort son aïeul, Lucile comprit. Son cher grand-père était tombé amoureux d'une femme avec laquelle il savait pouvoir construire sa vie. Mais la Grande Guerre balaya ces certitudes et souffla un vent de crainte sur ce jeune couple plein de rêves et d'espoir. La réalité des uns bouleversa à jamais la leur. Se pensant condamnés, leur séparation était perçue alors comme un moindre mal permettant d'éviter une déchirure, une cassure, une brisure. Une âme en peine vivait toujours, s'accrochant aux petites choses de la vie ; une âme annihilée par la perte de l'autre moitié ne pouvait s'en remettre. C'est du moins ce qu'ils pensaient lorsque qu'ils se séparèrent ce 10 mai 1915.

Ressentant le chagrin profond de son grand-père, elle lui demanda de la regarder dans les yeux et déclara avec entrain :

— Vos chemins se sont séparés mais vous n’avez jamais oublié votre histoire. Tu peux regarder le passé mais ne t’attarde pas sur ce qui aurait pu se passer. Tu as dit tout à l’heure que cette femme aurait pu être ma grand-mère... Mais c’est impossible... Et tu le sais grand-père... Car si je suis ta petite-fille adorée, c’est parce je suis la fille de Marie et d’Émile. Tu n’as pas à regretter, d’accord ?

— Ma petite Lucile, si je pensais que tu me ferais un jour la leçon !

Et le vieil homme éclata en sanglot dans les bras de celle qui incarnait l’avenir qu’il avait su construire au fil des années. Il n’y avait en effet aucune place au regret ; quel que soit l’histoire, entre celle qui fut et celle qui aurait pu être, le point commun demeurait l’amour. En tout temps les Hommes s’y sont accrochés et Lucile rappelait avec brio à son aïeul l’importance de toujours y croire. Regarder la vie s’épanouir est un privilège que seuls les Hommes du présent ont avec certitude.

Il avait 88 ans ce jour. S’agrippant au bras de sa petite-fille, il retourna à la voiture de son gendre et s’installa au siège passager, à droite du conducteur. Lucile s’absenta quelques secondes le temps d’aller chercher le vélo et de le ranger dans le coffre, tant bien que mal.

Durant ce laps de temps, le vieil homme regardait la photographie que Lucile lui avait remise. Il la caressait du regard, le sourire en coin, rêveur. Mais quelque chose avait changé en lui ce jour-là. Il ne ressentait plus de regret à la vue de ce jeune couple en sépia mais bien de la satisfaction. Celle d’avoir vécu auprès d’elle, un tant soit peu. Après tout, son deuxième amour et mère de Marie ne méritait pas un tel jugement. Amusé, il rangea la photographie dans une poche intérieure de son gilet et attendit le retour de son chauffeur attitré. Celle-ci s’installant à son tour, elle allait allumer le contact lorsqu’il l’arrêta :

— Lucile, sache une chose... C’est que l’amour ne frappe jamais par hasard !

— J’ai compris grand-père, je vais devoir provoquer ma chance, c’est bien ça ? ironisa la jeune femme pour détendre l’atmosphère.

Puis elle démarra et ajouta avec cynisme :

— Tu vas être contraint d’affronter Maman... Tu es prêt à rentrer à Lanloup ?

Baissant la tête et s’en amusant, il répondit :

— Et bien elle attendra encore un peu...

— Grand-père ? s’inquiéta-t-elle.

— Amène-moi au bureau de vote s’il te plait ma Chérie... Nous sommes le 10 mai, certes, mais 1981, pas 1915 !

Esquissant un sourire d'approbation, Lucile appuya sur l'embrayage, enclencha la première vitesse et accéléra. La petite voiture rouge se faufilait alors à nouveau au cœur de la végétation du bord de mer. La petite famille allait enfin pouvoir se réunir, en ce dimanche de mai si particulier.

Fin.